

# La fin du savoir

**L'inflation de mauvais livres en sciences humaines noie les œuvres exigeantes : une situation désespérante dénoncée dans un essai court et cinglant.**

**L**e marasme de l'édition devient un sujet littéraire en soi. Comme si le poison – la crise du livre – suscitait en lui-même son antidote – la publication de livres avisés. En écho au récent essai d'Eric Vigne, *Le Livre et l'Éditeur*, le court et cinglant essai de Lindsay Waters, *L'Eclipse du savoir*, vient densifier cette veine actuelle en guerre contre les nouveaux conformismes éditoriaux et la culture du marché, offerts aux seuls critères de productivité et de rentabilité. Pour l'auteur, responsable éditorial en sciences humaines et sociales de l'université d'Harvard, cette éclipse qui touche autant le livre que l'université s'origine dans les vices de la révolution gestionnaire des vingt dernières années. "Nous sommes les témoins d'une éclipse généralisée de la valeur dans une culture de l'inflation galopante": l'inflation de mauvais livres parmi lesquels se noient les rares de qualité.

Car l'absurdité de ce marché tient à ce que les ventes de livres de sciences humaines ne cessent de chuter, tandis que la publication, elle, augmente. Pour Waters,

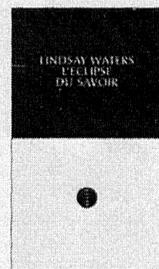
➤ La disparition des lecteurs curieux touche le cœur de nos civilisations.

Il perçoit aussi dans cette course inflationniste le poids d'un malentendu générationnel, en indiquant que ce sont les anciens qui "s'efforcent de contrôler les plus jeunes d'une façon objectivement injuste, comme lorsque les premiers imposent aux seconds des critères de publication qu'eux-mêmes n'ont pas respectés et auxquels ils auraient été incapables de se soumettre".

Ce cri dessine moins le désenchantement d'un nostalgique pestant contre la défaite de la pensée liée à sa sinistre époque que le désir sincère d'un "humaniste" habité par le goût du livre et du progrès historique,

dont la littérature et les sciences humaines ont toujours été les complices et les indices. La disparition des lecteurs curieux, consubstantielle à la raréfaction des œuvres exigeantes (celle d'une pensée artisanale, à rebours des

modes de production industrielle et académique), touche le cœur de nos civilisations. *L'Eclipse du savoir* ne peut occulter son ellipse principale : le danger de mort de la pensée consignée dans les livres qui permettent de rester vivants. **Jean-Marie Durand**



*L'Eclipse du savoir* de Lindsay Waters (Allia), traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-Jacques Courtine, 137 pages, 6,10€

ce grand boom est nocif à la vie de l'esprit, car c'est moins la richesse d'un travail de recherche qui compte désormais que le nombre de parutions, quelle qu'en soit la qualité intrinsèque. "Les livres sont devenus les trophées de la réussite professionnelle", comme si on les associait à des "gadgets qui cheminent sur la chaîne d'assemblage", dans une pure logique industrielle. "La profondeur de la pensée ne s'énonce pas toujours à grands cris, mais bien souvent en chuchotant", rappelle-t-il – un peu comme Jean-Yves Jouannais a théorisé la possibilité pour de grands artistes de ne pas produire (*Artistes sans œuvres*). Mais bien qu'il soit "parfaitement possible d'être un grand penseur et de ne rien publier", la logique impériale du marché brise les élans de toute forme de pensée fragile et subtile – une pensée dont les cheminements tortueux se prêtent mal à l'exhibition brutale.

Cet accroissement de l'exigence de productivité s'accompagne ainsi de la "prohibition de l'innovation". Waters va même plus loin : pour lui, "l'abandon de la pensée critique et la renonciation à tout espoir tant soit peu fervent en l'innovation se présentent désormais comme l'avant-

Les Inno des p'tites - 22.04.58